1
La malle

Je lève les yeux de mon livre et, tout à coup, je la vois, au fond du grenier d'Aurélia. Sa paupière gauche est fermée ; l'autre, la droite, est grande ouverte. On dirait qu'elle me fait un clin d'œil, on dirait même qu'elle me tend la main. Elle porte une salopette bleue à rayures blanches, poussiéreuse mais belle encore, et une casquette vert foncé. Ses cheveux châtains sont si touffus et emmêlés que des souris pourraient y avoir fait leur nid. Elle émerge d'une malle qui a dû beaucoup voyager et qu'un rayon de soleil éclaire. Poupée pirate, drôle de poupée pirate. Je voudrais m'en approcher, l'observer, mais je fais comme si je ne l'avais pas vue.

Assise près de la lucarne, je continue à lire le début d'une histoire que j'ai choisie pour Aurélia ;

elle aussi m'en a mis une de côté. Ce petit jeu entre nous dure depuis trois mois, à raison de deux séances par mois. Je lis le premier chapitre de mon histoire d'abord, ensuite le premier chapitre de celle qu'Aurélia me réserve, et nous nous arrêtons là. Chacune découvrira la suite chez elle. C'est toujours moi qui lis, Aurélia trouve que j'ai une voix qui porte.

Je viens d'écorcher un mot ; je me reprends vite, sinon elle devinerait que j'ai la tête ailleurs. Je lis pour elle et pour la naufragée qui me fixe de son seul œil ouvert. Justement, mon livre raconte une histoire de bateau égaré dans l'océan Arctique et menacé par de gigantesques icebergs. À bord, le capitaine craint une révolte de l'équipage ; du hublot de sa cabine, un garçon suit le spectacle de la mer démontée. Le bateau risque de s'échouer contre un mur de glace. Moi qui connais la fin, je sais qu'il n'y aura pas de rescapés.

J'ai terminé le premier chapitre.

– Continue, me supplie Aurélia.

Ah, elle réclame, mais la règle, c'est la règle : un chapitre pour nous faire saliver, pas davantage.

– Continue, une page ! Tu t'arrêtes au moment crucial.

Je fais non de la tête.

– Ingrid, un paragraphe, rien qu'un…

Elle voudrait connaître la suite, mais j'ai rempli ma mission.

– Attends, me dit-elle, je vais chercher le livre que j'ai gardé pour toi.

– J'attends.

– Tu nous en liras le début.

Je ne réponds pas.

Elle n'a pas descendu l'escalier que je suis auprès de la malle. J'ai l'impression que la petite pirate est en train de se noyer au milieu de vieux chiffons et qu'elle va couler comme le bateau prisonnier des blocs de glace, je n'aperçois plus que le haut de son crâne et sa main. Cette main tendue vers moi, c'est un appel. Je n'hésite pas, je l'attrape puis je la fourre dans mon sac à dos. Aurélia apparaît en haut de l'escalier. Elle a été rapide, mon cœur n'a pas eu le temps de se calmer. J'ai eu chaud, il s'en est fallu de quelques secondes qu'elle me prenne sur le fait…

Elle me tend son livre ouvert à la première page. Je lui raconte que j'ai mal à la gorge, mal à la tête, et que, par-dessus le marché, j'ai des frissons.

– Hum… Tomber malade en deux minutes, à d'autres !

– C'est une grippe foudroyante.

– Menteuse !

J'essaie de rire et j'éclate en sanglots.

J'ai entendu « voleuse », pourtant c'est « menteuse » qu'elle a dit, je le sais bien. Je devrais m'en moquer au lieu de fondre comme une Madeleine. Les joues me cuisent. Je porte un bras devant mes yeux ; je n'ai jamais pleuré devant elle. Elle si, elle pleure facilement devant moi et, quand elle le fait, c'est pour m'apitoyer ou m'obliger à lui céder.

– Bon… consent-elle, tu me liras ça la prochaine fois.

Elle a dû encore choisir une de ces histoires d'orphelins qui finissent bien : soit ils retrouvent leurs vrais parents, soit on les adopte et ils mènent la belle vie. Moi, je préfère les romans d'aventures. Mais les deux peuvent se mélanger. Par exemple, j'ai dévoré *Histoire de Tom Jones, enfant trouvé* et je n'oublierai pas de sitôt *Oliver Twist*, de Dickens. Je n'en ai rien dit à ma mère parce qu'elle n'aime pas que je lise des histoires d'enfants abandonnés ou adoptés.

J'évite de regarder vers le fond du grenier. Dans la malle, le trou laissé par la poupée risquerait de sauter aux yeux d'Aurélia. Je lui dis, moitié pour m'excuser, moitié pour me sortir d'affaire car j'ai envie de déguerpir au plus vite, je lui dis qu'être malade, ça

arrive à tout le monde et que ça pourrait lui arriver bientôt.

– Si c'est tout ce que tu me souhaites… me répond-elle.

Je descends l'escalier. Elle reste en haut, son livre à la main.

– Mais le livre, dit-elle quand je suis au bas des marches, tu n'as pas pris le livre…

– Tu me le donneras demain à la récréation.

Je l'ai, je l'ai enlevée. Personne ne s'en occupait plus. Elle devait probablement appartenir à Catherine, la demi-sœur d'Aurélia, qui a quinze ans de plus qu'elle, vit à Paris et se fiche de cette poupée comme de sa première liquette. Si je ne l'avais pas prise, on l'aurait peut-être mise au rebut ; Aurélia, elle, n'a jamais eu que des bidules en peluche.

C'est ma première poupée, à mon âge… douze ans et demi, il était temps. J'ai un peu honte, mais je la voulais, oui, je la voulais. Je ne l'ai pas kidnappée pour jouer avec ; alors, que vais-je en faire ? Et où vais-je la mettre ? Si mes parents la découvraient dans ma chambre, ça pourrait me mener loin. Mon père est commissaire de police. Je ne dis jamais ce qu'il fait, même si c'est un métier intéressant, utile, et fati-